

Sète, le 25 novembre 2018

Chère Nadja,

Merci à toi, je suis content d'avoir pu échanger avec toi hier soir. Je me suis mis à écrire ce matin, et je crois avoir bien clarifié ce que j'aimerais faire, le film dont j'ai besoin, et aussi l'aide que j'aimerais te demander, ou le type de collaboration que je te propose, selon ce que tu voudras.

Le plus simple pour t'expliquer tout ça est de partir :

- des séquences vidéo dont je dispose, filmées au Yémen en 2008 essentiellement, que j'ai déjà monté en janvier 2018 dans un [petit film de 40 minutes](#) adressé aux Yéménites.

Il faudra bien sûr faire un tri, mais ces images constituent en quelque sorte l'embryon du film, autour duquel il faudrait construire le reste.

- une tentative de [prise de parole de 25 minutes](#) sur youtube, en mars dernier, pour commenter en arabe les images que j'avais mises en lignes deux mois plus tôt (tu peux jeter un coup d'oeil sur ma [chaîne youtube](#), il y a un court extrait d'introduction qui te donnera très vite l'ambiance de ces deux films, en moins d'une minute).
- un [texte rédigé récemment](#), qui expose le coeur de ce que je voudrais expliquer... Mais c'est un texte long, en français, typiquement le genre de texte académique pas forcément accessible. Surtout quand les gens ne voient pas où on veut en venir, ou qu'ils ont l'impression de le voir trop bien.

Voilà comment je vois ce film, dans l'idéal : quelque chose comme une synthèse de tout ça, à travers une rencontre. Il faut une rencontre.

Je suis désolé d'avoir été si long : j'ai écrit sans m'arrêter, mais avec une idée en tête, et je ne sais pas si j'aurais pu y arriver de manière plus concise. Je crois vraiment que ça t'intéressera, et tu peux prendre tout ton temps pour me lire de toute manière. Tu peux aussi faire lire tout ça à droite à gauche, si tu veux, parmi des gens qui travaillent dans le documentaire. Merci en tout cas pour ton intérêt !

Vincent

Où je veux en venir ?.....	1
Mon premier film : « Adieu Hawdh al-Ashraf » (24/01/2018).....	3
En quelques séquences, l'embryon à transplanter.....	4
Une prise de parole : « Ce qui m'est arrivé en 2003 » (28/03/2018).....	8
« Scène primitive » : mon dernier chantier en français.....	10

Où je veux en venir ?

C'est un peu la question à vrai dire, et c'est un peu ce que j'aimerais que tu m'aides à découvrir. Tout ce que je sais pour l'instant, c'est que je suis vivant, que je vis à Sète, dans une situation inextricable depuis de nombreuses années, mais en fait extrêmement simple, et que je gère très bien.

Tout ce dont je dispose pour l'instant, c'est mon propre point de vue sur ma propre expérience, ma propre stabilité, forgée au fil des allers-retours entre les sociétés yéménite et française, puis au sein de la société française entre les milieux musulmans et d'autres milieux, disons « français cultivés ». Une stabilité indissociable d'un certain point de vue sur le monde, que je crois rigoureux et cohérent, mais qu'il semble impossible de partager, pour des raisons assez mystérieuses. J'ai acquis une sorte de fatalisme - le fameux fatalisme musulman, il faut croire - dans lequel j'ai un peu tendance à m'enfermer tout de même.

Je dois avoir un « grain », il faut croire, mais je ne suis pas le seul dans l'histoire, comme tu le verras - et par ailleurs tu connais aussi la situation au Yémen, et la situation en France... Je me dis parfois que Ziad et moi sommes les deux seules personnes saines d'esprit dans cette histoire, que si Dieu le veut, nous finirons par sauver le Yémen, et aussi la France, parce que tout est lié. Oui je dois avoir un grain.

Où je veux en venir ? Ben j'aimerais surtout qu'on vienne à moi, en fait, que des gens acceptent d'être les hôtes de mon histoire. Et c'est quelque chose qu'il est plus facile de demander à une documentariste.

J'ai été re-socialisé un moment après mon arrivée à Sète, il y a cinq ans, surtout auprès de la communauté marocaine. Et puis de fil en aiguille, de malentendus en incompréhensions, je me suis retrouvé à nouveau isolé, comme quand j'essayais de rédiger ma thèse. Par pudeur surtout. Finalement aujourd'hui, je dis bonjour à la mosquée, bonjour à mes voisins, mais je ne suis plus guère en contact qu'avec ma propre famille, et avec la famille de Ziad à travers Whatsapp, tous les jours. Je suis aussi des cours de chant au conservatoire, ce qui me fait une sortie agréable, même si j'en fais le minimum. J'ai un ami schizophrène sous médocs - un converti comme moi - auquel je rends visite plusieurs fois par semaine, et que j'emmène faire ses courses... Je me lève à l'aube, vers 6h, je déjeune après la prière et je me mets à l'ordi. Je m'arrête à midi et demi, pour manger avec le journal de France culture. Souvent je n'arrive pas à m'arrêter, je continue une heure ou deux, le temps qu'ils mettent en ligne le podcast. Après déjeuner je fais une sieste, puis je me remets au travail. Souvent je sors vers la tombée de la nuit, grimper en vélo sur le Mont Saint-Clair, ou en jogging, selon mon humeur, selon que j'ai l'esprit encombré ou pas. Parfois une question me travaille tellement qu'en vélo j'aurais peur de tomber.

Voilà ma vie. Je vis complètement dans mes analyses, dans ma pensée, et aussi dans une sorte de communion tranquille avec les musulmans, qui me nourrit beaucoup, et avec le monde. Sans doute je finirai par retourner au Yémen, quand ce sera à nouveau possible. Il se pourrait aussi que ce ne soit plus jamais possible. Le plus étrange dans ma situation, c'est de n'avoir absolument aucune prise sur les événements, et d'avoir fini par l'accepter.

Je te raconte ça, parce que ça pourrait tout à fait donner un film comme sur Tata Milouda, le portrait d'une solitude. En fait, j'aimerais que le film soit aussi quelque chose comme ça. Pas au dépend du reste : je voudrais surtout qu'on comprenne mes analyses, mon point de vue sur l'islam, sur le rapport au monde des musulmans. Je voudrais un film pédagogique. Mais je crois qu'il doit comporter cette part, pour que tout le reste soit compréhensible : la généalogie d'une solitude, qui

vient de loin en fait. J'ai poussé tellement loin l'auto-analyse, ce n'est plus possible : il faut aussi qu'on me regarde moi, à un moment. Et ça, je ne peux pas le faire tout seul.

Je clos cette petite confession - mais qui touche aussi au fond - et je reprends donc sur mes matériaux, ce que j'ai écrit ce matin :

Mon premier film : « Adieu Hawdh al-Ashraf » (24/01/2018)

Le premier film s'appelle [« Adieu Hawdh al-Ashraf »](#) (*widâ'an yâ Hawdh al-Ashrâf*) et dure 39 minutes. Il est fabriqué à partir d'un [rush de 21 minutes](#) de prise de vue dans le quartier de mon enquête, la seule fois où j'ai sorti la caméra. C'était le 17 novembre 2008, à la fin de mon cinquième séjour juste avant mon retour en France. Après j'ai enrichi le contenu avec pleins de photos et de petites vidéos prises d'autres années avec l'appareil photo (surtout en 2006). D'une manière générale, je prenais très peu de photos, très peu d'enregistrements, tout se passait dans l'interaction avec les Yéménites et dans le face-à-face avec mon carnet de terrain.

Ces images ont beaucoup de valeur pour les Yéménites parce qu'elles montrent la vie dans ce quartier et dans cette ville, qui a été complètement détruite. Dans la guerre qui sévit au Yémen depuis 2015, Tazé joue le rôle d'Alep dans le conflit Syrien, et le quartier du Hawdh est un peu le « point chaud » de la ligne de front.

Pour moi, ces images sont très précieuses pour d'autres raisons : elles attestent l'aisance et la familiarité que j'avais atteint à ce stade dans la société yéménite, dont j'ai toujours pensé pouvoir rendre compte par l'analyse. Je voulais faire de l'anthropologie symétrique, donc produire des analyses dont les acteurs auraient été complices, une version de l'histoire autour de laquelle ils se seraient rassemblés. Mais il y avait des obstacles surtout en France, par rapport aux normes académiques, ma propre pudeur aussi par rapport à mon implication et par rapport à ces matériaux, les choses qu'on peut dire et qu'on ne peut pas dire quand on parle d'une société moyen-orientale à des Européens. Donc je gardais ces images comme un film de souvenirs familiaux. C'est filmé un peu au hasard, mais chaque rencontre a une grande intensité pour moi, parce qu'elle recouvre toute une sédimentation d'expériences et d'épreuves, des mois et des mois de compagnonnage, étalé sur des années. Mais ces images ne parlent pas d'elles-mêmes, elles n'avaient vraiment de sens que pour moi. Donc je bossais sur mes analyses anthropologiques. J'étais persuadé qu'un jour ma thèse ferait du bruit, et que les Yéménites en entendraient parler sur le carrefour. Je ne m'attendais pas à ce que la société elle-même disparaisse, évidemment.

Pendant quinze ans environ, il y a eu cette façade académique, ce point de vue ou ce « sur-moi » que je continuais d'entretenir et qui m'empêchait de livrer certains matériaux bruts, même alors que je n'étais plus inscrit en thèse depuis longtemps. Et puis est venue la mort d'Ali Abdallah Saleh, le 4 décembre 2017, et d'autres choses aussi sans doute (le pèlerinage à la Mecque en septembre 2017). Et soudain en janvier dernier, j'ai voulu tout mettre en ligne. Ça m'a pris comme ça : j'ai fait avec

iMovie, et j'ai procédé selon un plan thématique, en comblant les manques avec d'autres documents visuels, et en donnant à voir aussi mes analyses, mes croquis et mes schémas de l'histoire sociale...

Je ne sais pas du tout ce que ça donne pour les Yéménites qui ne me connaissent pas. Probablement ils ne comprennent rien. Mais il y a aussi une part de mon propos qui coule de source, forcément, parce que c'est une société qui s'est depuis scindée en deux. Et qui s'est finalement scindée selon une frontière dont j'ai toujours eu conscience, contre laquelle j'ai toujours travaillé, car j'ai toujours eu le sentiment que c'est moi qui produisais cette frontière, par l'intrusion de mon propre point de vue. Donc c'est une frontière que j'ai appris à surmonter, que pour ma part je traversais quotidiennement, et j'en tirais une grande fierté. Avoir une face cohérente auprès des jeunes citadins, des jeunes commerçants et des jeunes ruraux, parmi lesquels on me voit circuler dans ces images, j'en tirais une intense satisfaction. Avoir réussi à faire en sorte qu'ils participent tous de la même société, dans mes analyses et dans nos interactions, loin de l'image fragmentée produite à l'origine par leur zizanie discursive et leur médisance les uns sur les autres, outre bien sûr certaines de mes contradictions. C'est aussi cela que j'avais l'espoir de leur montrer, ma fierté, comme une forme d'espoir. Mais sans doute ils ne voient que le passé, malheureusement. Sans doute ce qui leur saute aux yeux, ce sont les contradictions de leur passé et peut-être celles du mien (voir plus loin, à propos de mon second film).

En quelques séquences, l'embryon à transplanter

Le film que j'ai besoin de faire, c'est une version de l'histoire autour de laquelle les Yéménites pourraient se rassembler. Or cette version de l'histoire, ces images la portent déjà en germe. Bien que ce rush soit filmé au hasard, en une seule journée de novembre 2008, tu peux le voir comme un embryon. Quasiment chaque scène peut servir de matériau, et témoigne en elle-même de la cohérence que je cherche à montrer. Tout l'enjeu va être d'inscrire ces séquences dans une autre narration, qui introduit ce qu'il y a à voir. Et qui l'introduise aussi bien pour un spectateur yéménite que pour un spectateur français, c'est très important.

Je te donne quelques exemples de ce qui se joue dans ces images, en entrant un peu dans le détail de ma thèse.

- **(8:04) Lotfi et le jeune commerçant, surjouant l'homoérotisme.**

Quelques instants plus tôt (~7:30), Lotfi ne savait pas quoi faire devant la caméra, et il m'avait dit de revenir plus tard. Mais alors que je filme notre ami Shamiri, le vendeur ambulancier, revoilà Lotfi avec le commerçant d'en face, qui est un beau gosse, et dont il me dit « *voilà mon beau-frère* » - ce qui est une blague insultante, ça sous-entend qu'il sort avec sa sœur... Le jeune homme devrait lui tomber dessus pour défendre son honneur, mais il ne relève même pas, parce qu'il est obnubilé par la caméra. Or justement, avec ma caméra, j'encourage Lotfi à aller encore plus loin - à 8:11 on m'entend émettre un gémissement coquin, en disant : « *'Ash'ush !... C'est un mignon !...* » - donc Lotfi fait un bisou au jeune homme devant la caméra. Le jeune homme se montre choqué, prêt à répondre à l'affront, mais il préfère venir me faire un bisou, et me lance « *Sawwir al-bûsâ ! Filme le bisou !* ».

Évidemment, cette séquence ne fait que reproduire devant la caméra un jeu, qui entre nous était permanent. Dans mes analyses, je m'efforçais de saisir ce que j'appelais les soubassements « homoérotiques » de l'ordre social, c'est-à-dire la part de connivence et de mise en scène. Et sur le plan expérimental, ça allait de pair avec une sorte de virtuosité interactionnelle : j'avais su accéder à une certaine cohérence dans mon comportement social, une certaine autonomie dans les situations d'interactions, et en même temps j'avais acquis une capacité à faire basculer les situations sur le registre occulte de l'homoérotisme. Ce que les Tazis à cette époque faisaient sans arrêt, ils appelaient ça « l'art de l'enculade » - un peu ce qu'on appelle « l'affolage » dans les banlieues françaises.

Mon intuition à cette époque, c'était que toute la conflictualité de la société yéménite était en fait adossée à l'ambivalence sexuelle associée (selon eux) au regard européen. Et c'est exactement ce fonctionnement qui s'est effondré en 2011 : les Yéménites ont cessé de reporter leurs contradictions sur l'Occident symbolique, ce qui a ouvert la voie d'abord à un grand unanimité, puis à l'expression directe de la conflictualité, et finalement à la guerre. Mais dans les années 2000, les Yéménites entretenaient en permanence deux versions complémentaires de la réalité sociale : une version « officielle », où l'Occidental était pris au sérieux, et une version officieuse, où l'Occidental était le dindon de la farce. Naturellement, dans l'éventualité où un Occidental réel s'aventurerait dans la société yéménite, il fallait qu'il soit simultanément l'un et l'autre, obligatoirement : à la fois l'homme sachant défendre son honneur, et l'homme sachant être le dindon de la farce. Quelque chose qu'à vrai dire les Yéménites font naturellement, dans une large mesure au moins, mais qui constituait une contrainte particulièrement forte sur ma socialisation. Ça impliquait de saisir les effets de ma présence sur les situations, une prise de conscience qui a été graduelle. En fait, j'ai appris progressivement à assumer la part de désir dans mon implication, et aussi indissociablement la part de voyeurisme, inhérente à l'objectivation sociologique. Ça a été un long processus, parce qu'au départ j'étais paralysé par la pudeur. En fait, c'est seulement l'islam qui m'a vraiment permis de gérer ces situations, en apprivoisant la pudeur et la honte, pour combler ce fossé. D'ailleurs on le voit bien dans les séquences de 2006 (à partir de [3:46](#)), Lotfi m'en met plein la vue et je suis beaucoup plus passif - sauf quand je me mets en scène tout seul, comme un autiste - voir juste avant en [2:34](#) (dans un contexte assez tragique par ailleurs, qu'il faudrait restituer aussi).

- **(1:03) Na'if et le fonctionnaire de la police.**

La première séquence du film s'organise peu ou prou sur la même trame : cette fois mon complice est Na'if, le vendeur de vêtements (voisin de Lotfi), et nous allons jouer un tour à son visiteur, un notable dont je sais qu'il est fonctionnaire à la sécurité publique - ou quelque chose comme ça - mais que je connais aussi comme un sacré roublard... Lorsqu'ils me voient sortir la caméra pour le filmer, il se produit peu ou prou cet échange :

- « *Il va te faire rentrer à la Tour Eiffel...* », lance Na'if.

- « *C'est plutôt chez le Mossad israélien qu'il va me faire rentrer...* », lui répond-il.

Puis il se tourne vers moi, et ajoute en me regardant d'un air entendu :

- « *T'en fais pas - je nique ta honte ! - dis moi juste, et je te trouverai n'importe quel renseignement... Je veux juste des pièces... »*

À quoi je rétorque :

- « *Je ne veux pas de renseignements, moi ! Tu sais très bien ce que je veux... »*

Par cette remarque, je tourne en fait en dérision la spécificité de ma propre enquête, son caractère expérimental - donc déstabilisant pour les Yéménites, par rapport à une conception plus classique de l'enquête sociologique - où mes propres contradictions sont constamment mises en jeu. Ainsi, je lui suggère que je désire sa femme, ou plus exactement sa « honte » (*'âr*), c'est-à-dire la partie intime de son honneur, les déterminants sous-jacents de son comportement. On lit alors la surprise sur son visage, suivi d'un éclat de rire : « *Je nique ta honte...* » (l'expression qui ponctue systématiquement ce genre de basculement comique).

Le rire vient de ce que j'ai fait basculer l'interaction sur un autre registre. Dès lors que j'avais allumé la caméra, il pensait avoir affaire à l'Occident sérieux, puissant et idéalisé. Or je me mets moi-même en scène, de derrière la caméra, comme un individu déviant, mû par un intérêt basement sexuel. Bref, je fais basculer l'interaction sur un autre registre, et je surveille sa réaction...

Visiblement refroidi par le tour que je viens de lui jouer, il se retourne vers son ami, en lui reprochant de m'avoir instruit « cet art de l'enculade » (*makhnâtha*). Son ami se défend :

- « *Je n'y suis pour rien... Que veux-tu, l'homme est amoureux...* »

Il s'en suit un échange sur la possibilité de mon mariage avec une Yéménite :

- « *Et si tu la prenais d'ici ?* »

Mais là, il touche à un point sensible (à l'époque je n'ai réellement pas la réponse à cette question), donc je campe sur ma position, ce qui fait redescendre l'échange. Finalement, Na'if me pousse dans mes retranchements avec une remarque extrêmement vulgaire, conçue pour sonder l'étrangeté de mon désir :

- « *Tu la veux par en dessous aussi, ou bien juste par dessus ?* »

Ce que j'interprète comme une allusion à mon passage par l'homosexualité, donc je me cache derrière une « private joke » :

- « *Par devant par derrière* » (cf la vidéo de 2006 placée juste après, [2:34](#)).

Ces quelques interactions avec les commerçants montrent bien les limites de ces rapports, qui étaient finalement extrêmement frustrants. Mais ce ne sont pas ces relations-là qui me retenaient à cet endroit. J'avais ma honte, moi aussi, et elle était dans le quartier juste au dessus... 2008, c'est

l'année de mon grand retour dans ce quartier, où j'avais mené l'enquête en 2003, et avec lequel j'avais toujours eu des rapports difficiles (pour ça il te faudra lire l'histoire de la folie de Ziad...).

- **(30:58) La séance de qat solennelle.**

La dernière partie du film s'organise autour d'une séance de qat solennelle, à l'entrée du quartier de Ziad. Elle traite de l'autre pôle de mon expérience sociale au Hawdh al-Ashraf, dans les milieux citadins, c'est-à-dire au plus près de la sphère domestique, où l'honneur est un enjeu réel - pas simplement le support de boutades conçues pour briser la glace, comme sur le carrefour.

On nous voit ainsi en train de négocier dans le souk du qat (27:11) puis nous retraversons le carrefour (où ma caméra se laisse attirer par les ouvriers journaliers, que j'ai aussi beaucoup fréquenté - mais mes amis citadins les ignorent), nous rentrons dans le quartier (28:34) et nous nous installons enfin face à la maison de Ziad (29:03), où nous passerons tout l'après-midi (voir les images avec la fille de Yazid, prises à la tombée de la nuit, qui closent le film en 37:17).

C'est dans cette séance de qat qu'est le plus visible cette dimension de réconciliation générale, dans cette journée d'adieux du 27 novembre 2008. Ils me font ma fête, par le fait-même de s'afficher ainsi avec moi, avec du bon qat - que j'ai payé, mais j'en ai vraiment pour mon argent... La caméra participe évidemment de ce jeu, qu'ils prennent en charge à leur tour, dans une complicité générale pour fixer sur la bobine les marques d'affection qu'ils m'accordent : un jeu exhubérant qui commence avec Mohammed (30:58) et culmine dans une avalanche de bisous (32:52).

On peut noter néanmoins l'ambivalence sévère de Yazid (31:30), qui doit trouver que j'en fais un peu trop, et surtout le malaise de Ziad durant toute cette scène, qui se contentera d'une déclaration formelle adressée à ma famille (33:53). Cette séquence en dit très long aussi sur mes contradictions et mon insouciance - notamment en arrière-plan, la confiance que je continuais à cette époque d'accorder au monde académique.

- **Le show de Ziad**

Ziad pour sa part a fait son « show » un peu plus tôt dans la matinée (19:21), avec des images que j'ai utilisé dans le milieu académique à plusieurs reprises, comme illustration de sa « psychose » et de son lien avec mon enquête. Une version sous-titrée de cette séquence est accessible sur ma page web (http://vincentplanel.free.fr/#Ziad_1979-2018), ou anglais dans mon [intervention de Londres](#) (accès direct 8:46) en 2013, donc je ne développe pas ici.

- **L'expédition à Hammam Kresh**

Dans le même ordre d'idée, mon film comporte une évocation allusive (24:53 à 27:10) d'un événement survenu deux mois plus tôt : une expédition collective vers des sources d'eau chaude, organisée par les jeunes du quartier (notamment Yazid et Mohammed), conçue pour me faire du baume au coeur en exprimant un très fort degré de connivence avec ma démarche. Expédition que

deux ans plus tard, j'ai passé plusieurs mois à décortiquer et à présenter (printemps 2010). Je renvoie à mon texte : « [L'expédition à Hammam Kresh : une ethnographie de la Miséricorde sociale](#) », dans lequel j'analyse longuement le rôle de la caméra dans l'enchantement religieux collectif. Les documents vidéos sont donc très précieux à mes yeux, mais ils sont très courts et donc frustrants (voir directement [ici](#) et [là](#), en version sous-titrée).

En fait, Hammam Kresh correspond pour moi au moment où les jeunes citadins ont accepté de prendre en charge la technique de « l'affolage », à laquelle m'avaient initié les jeunes commerçants, mais qu'ils mettaient en œuvre avec une « puissance de feu » sans commune mesure, et de manière en fait beaucoup plus sérieuse, pour mon plus grand enchantement.

Cet épisode apportait donc la preuve, irréfutable à mes yeux, de cette connivence collective que je cherchais à mettre au jour depuis plusieurs années. Mais ce sont des choses que les sociologues n'avaient pas envie d'entendre : pour la sociologie des « quartiers populaires » français (Stéphane Beaud), ma démarche et ma conversion à l'islam affrontait frontalement un tabou. Les foucaaldiens en herbe ne supportaient pas que je relativise la « violence de genre ». Quant au milieu des études arabes, ma démarche était aussi bien trop expérimentale à leur goût, pour d'autres raisons peut-être. Personne n'avait envie de prendre en compte l'arrière-plan de la schizophrénie de Ziad, ni surtout le sombre présage associé à toute cette histoire. Par la suite, en lien avec cet enlisement, mes rapports avec Yazid se sont dégradés (automne 2010), et l'irruption du Printemps Arabe n'a pas suffi à nous réconcilier avant 2013, donc j'ai finalement abandonné ce texte.

* * *

Bref, voilà en gros le défi : à partir de ces quelques séquences, il faudrait réussir à fabriquer un film, qui livre au spectateur le cœur de l'histoire, et lui donne envie de se plonger dans les textes. Mais bien entendu, ces séquences doivent s'insérer dans une autre narration, beaucoup plus large, et qui ne peut trouver sa cohérence qu'en étant centrée sur moi, une sorte de portrait, un portrait de ma posture, de mon engagement dans sa dimension multi-site, qui fasse sentir aussi la durée. J'ai besoin que quelqu'un pose le regard sur moi, et qu'ensemble on recolle les morceaux. Ou qu'on les colle tout simplement, car cette cohérence est déjà là, je la construis dans ma vie et je la défends depuis quinze ans.

Une prise de parole : « Ce qui m'est arrivé en 2003 » (28/03/2018)

Après avoir mis ces images en ligne en janvier 2018, j'ai voulu m'exprimer, revenir dans l'arène, et j'ai commencé à préparer des allocutions en arabe. Je voulais notamment m'exprimer face caméra, sur ce qui m'est arrivé lors de mon premier terrain.

Notamment parce qu'au milieu de mon premier film, j'avais placé un enregistrement audio extrêmement révélateur ([22:25](#) à 24:08), que j'avais redécouvert à cette occasion. Je voulais un enregistrement avec la voix de Ziad, et je me rappelais vaguement de cette discussion en mars 2006, un entretien en présence de Ziad avec un jeune homme du quartier, où ce dernier avait fait référence implicitement à mon « homosexualité » pendant l'enregistrement. Je lui pose des questions de sociologue, du genre : pourquoi tu vas pas bosser, pourquoi tu n'envisagerais pas de faire des métiers qui sont considérés comme indignes, comme coiffeur ou boucher - c'était un peu un

leitmotiv de Ziad et de ces jeunes-là à cette époque : ils avaient le sentiment d'un rang à préserver, et en même temps ils tenaient le mur toute la journée... Donc je lui pose des questions de sociologue, mais de manière très cash - parce qu'en arabe je ne maîtrise pas les codes de l'entretien, qui n'existent pas de toute façon dans cette société, donc en fait je ne fais que répéter ce que disent d'eux les autres milieux, et ça donne quelque chose comme : « *Tu es un homme ? Eh bien va bosser...* ». Et lui, il se laisse pas faire, il me dit : « *Ne me provoques pas...* », et moi je continue au contraire à le provoquer joyeusement, alors il commence à parler, d'abord de manière un peu confuse, puis tout à fait franche : « *Ce n'est pas moi qui s'est fait baisé par le djinn...* » puis il a des scrupules et se reprend. « *Tu sais ce que c'est le jinn ? Eh bien le jinn m'a baisé, moi...* ». C'est évidemment une manière de me tester, de voir comment je vais réagir. Et moi à ce moment-là, je suis en mode survie, je répète bêtement « *m'a-bai-sé... m'a-bai-sé...* », parce que je ne peux évidemment pas assumer ce qu'il me dit. Là Ziad se met à gémir, tandis que le jeune homme lâche finalement : « *Il t'a baisé !* ». Et moi je répète bêtement : « *...il-t'a-baisé...* ». Et lui : « *Non, il t'a baisé toi !* ». Bref, en écoutant bien ce qu'il dit, c'est tout à fait explicite, juste il ne se souvient plus du prénom de celui qui est censé m'avoir baisé, alors il l'appelle « *le deuxième Mohammed Faysal* ». Et là Ziad lui fait la morale : « *N'insulte pas Mansour ! Vous ne vous rendez pas compte ! Ce type est venu depuis la France pour séjourner chez vous ! Les Yéménites sont des bovins...* », etc.. Ils se mettent à s'engueuler, et moi je ris, gêné, je tousse, et ils finissent par s'arrêter.

J'ai donc réentendu cet enregistrement en janvier 2018, dans la perspective de le mettre en ligne, je l'ai écouté attentivement, et là j'ai compris pour la première fois ce qu'on y entend, à savoir ma surdité, mon incapacité à entendre, et en même temps ma volonté d'assumer, sans comprendre la violence que ça représente pour Ziad, qui est mon complice et mon interlocuteur principal. Donc j'ai été très ému, et j'ai tenté de rendre compte de cette émotion dans le montage. Après, ça débouche sur Yazid le sauveur, et son implication ultérieure dans l'histoire (après 2008).

Ce premier film était en ligne, il faisait le buzz (environ 20 visionnages par jour, sachant que les Yéménites n'ont plus beaucoup d'accès à internet, c'est surtout des visionnages en Arabie Saoudite), et dedans il y avait cette révélation, cachée au milieu. Évidemment, je ne pouvais pas en rester là, il fallait que je m'exprime. Donc j'ai passé plusieurs semaines à parler en arabe devant mon ordinateur, et un jour j'ai pondu cette [seconde vidéo](#), « *Mâ hadath lî fî 'âm 2003 / Ce qui m'est arrivé en 2003* ». J'y évoque en arabe des choses que je n'ai jamais évoqué dans mes publications académiques, ni même en séminaire (sauf une fois en janvier 2014 à Nanterre, lors d'une réunion de chercheurs sur la Péninsule Arabe, et vraiment de manière très pudique, juste avant que je jette finalement l'éponge en m'installant à Sète). Donc c'est en arabe (à partir d'une trame écrite en français, que je lis à l'écran en traduisant au vol), et ça commence comme ça : j'explique que je n'en ai jamais parlé, mais que cette fois je vais m'exprimer sans détour. Il est donc question, dans ce second film, d'une pseudo-tentative de viol survenue tout à la fin de ce premier séjour, immédiatement suivie d'une proposition homosexuelle. Et c'est essentiellement de cette séquence que je voulais parler : le fait que mon passage à l'acte avait immédiatement suivi cet épisode étrange, une tentative de viol par un homme du Régime (le frère aîné de Ziad), mise en scène par la société toute entière. Je sentais qu'il y avait un lien entre les deux, même si je ne savais pas encore

dire précisément lequel. L'essentiel était que de mon point de vue, ce sont les Yéménites qui m'ont acculé jusqu'à cette position provocante et sulfureuse, qui était la mienne en 2006, et que l'on me voit encore adopter dans les images de 2008. Car même après ma conversion à l'islam (2007), même après ma repentance sur le fond, les Yéménites ont refusé d'entendre mon point de vue, et c'est là le pire. Ils ont refusé de se réunir autour de mon histoire, alors que je leur avais consacré dix ans de ma vie. Ils ont voulu faire leur révolution tous seuls, et ils se sont rétamés...

« Scène primitive » : mon dernier chantier en français

Le lien entre ces deux mésaventures, je ne l'ai véritablement compris que deux mois plus tard, le 27 mai 2018. Ce jour-là, j'ai réalisé qu'en fait Nabil, l'homme du Régime en question, n'était même pas complice de cette mise en scène. Tout se jouait vraiment dans le théâtre de ma subjectivité, un psychodrame collectif, entre moi et mes interlocuteurs principaux. Les Yéménites avaient vraiment besoin que je croie à cette histoire, que je croie à leur petite révolution libérale, matée par la violence sexuelle de ce caïd plus âgé. Mais moi je n'étais pas dupe, et la seule manière de le montrer, c'était de passer à l'acte avec le cousin de Ziad. J'ai compris ce jour-là pourquoi je n'ai jamais eu vraiment honte de ce passage à l'acte, pourquoi même je l'ai revendiqué un certain temps en termes « d'homosexualité », et pourquoi à vrai dire je continue d'être fier de cette relation jusqu'à aujourd'hui, du sein même de l'islam. Tout ça est expliqué en détail dans un texte que j'ai rédigé cet automne, aujourd'hui mis en ligne sur mon site personnel : http://vincentplanel.free.fr/ScenePrimitive/SPw0_ScenePrimitive.html

Au moment de mon allocution en arabe, tout ça n'était pas encore tout à fait limpide, donc je me retrouvais à salir malgré moi la mémoire de Nabil, à détruire d'une main ce que je construisais de l'autre. Néanmoins la morale générale était déjà en place, et j'exprimais mon point de vue sur la crise de la Oumma dans une dernière partie (19:20), intitulée « *Le marchandage des diplômés* » (*tijârat al-muta'allimîn*). Parce que depuis mon arrivée à Sète, j'ai réalisé que c'est la même chose qui se passe aujourd'hui en France : les musulmans passent leur vie à évoquer le Grand Complot contre l'islam, mais en pratique ce sont eux qui font tourner en bourrique les pouvoirs publics et les acteurs institutionnels les mieux intentionnés, notamment à cause de l'hypocrisie intellectuelle chronique des musulmans diplômés (je peux t'en raconter un paquet sur la fermeture de la mosquée de Sète, et sur les raisons de sa non-réouverture). C'est un point de vue partiel, bien évidemment, mais un point de vue qu'il me semble important d'exprimer, pour rendre plus intelligible les crises liées à l'islam dans le monde contemporain.

* * *

Je crois que tu as compris le challenge, en gros : il s'agit de donner à voir pourquoi ce passage par l'homosexualité était indispensable - ce que j'explique très en détail à l'écrit, mais je voudrais qu'on le voie, dans ces séquences vidéos et aussi dans la cohérence de ma posture aujourd'hui. Parce que ce que je dis peut tout à fait être assumé sur un plan religieux juridictionnel (je peux préciser si tu veux, mais tu as bien compris que ce n'est pas une « apologie de l'homosexualité »...), donc le problème est ailleurs en fait. Je voudrais qu'avec ce film, comme disaient les révolutionnaires de 2011, la honte change enfin de camps.